

une dynastie nationale, qui s'installerait à Nanking ou à Singanfou. Et elle avertit l'Empereur. Bon gré mal gré, celui-ci fut contraint à renvoyer Kang-yu-weï, qui ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Li-Hung-Chang fut rappelé au pouvoir, dès son retour d'Europe ; l'impératrice douairière usurpa, pour la cinquième fois, le pouvoir suprême, et l'infortuné Quangdzu, dépouillé de ses attributions, fut interné dans une île délicieuse, peuplée d'oiseaux et de femmes.

Cette révolution de palais changeait tout de nouveau ; et c'est par une réaction violente que l'impératrice songeait à rétablir la « face » de l'Empire. Peu à peu, les armées chinoises étaient mises en possession des armes commandées en Europe ; elles étaient pourvues d'instructeurs russes et allemands ; elles se disciplinaient et s'augmentaient tous les jours ; des canons de tous calibres armaient les remparts des villes ; les arsenaux regorgeaient. Les temps étaient proches.

Li-Hung-Chang fut écarté et nommé vice-roi de Canton ; les principaux ministères furent remis au plus farouchement irrédentistes des Mandchoux ; le prince Tuan entra au conseil privé. Et c'est à ce moment précis que, à cause des déblaiements sacrilèges occasionnés par l'établissement des voies ferrées, commença la rébellion des Kiao-tze, secte du « Thien-dia-nhien » (véritable Ancêtre), improprement appelée en Europe : Société des Boxers.

Pendant quatre mois, la révolte couva, indécise, ne sachant si elle était, ou non, approuvée par la cour de Péking ; et, dans cette époque d'indécision, les symptômes de la rébellion se manifestèrent aussi